

LES FLEURS DE MON PANIER

I

Dans l'empire brillant de Flore
Si j'aime à cueillir quelques fleurs,
C'est que je veux longtemps encore
De ma mère éloigner les pleurs.
Pour faire luire un peu de joie,
Le seul soleil de mon grenier,
Des fleurs que le Seigneur envoie
Chaque jour j'emplis mon panier.

II

Avant que le vent les effeuille,
Que le froid les fasse mourir,
Tous les matins ma main les cueille,
Et mes soins les font releurrir ;
Puis vous me voyez dans la rue,
Laisant ma mère et mon grenier,
Offrir à la foule inconnue
Les belles fleurs de mon panier.

III

Ces belles fleurs que je cultive
Et que je vends par les chemins,
Naissant d'une terre chétive,
Sont plutôt l'œuvre de mes mains.
Sur elles seules je me fonde
Pour vivre heureuse en mon grenier.
Oh ! donnez un sou, gens du monde,
Pour une fleur de mon panier.

IV

Belle qui partez pour la fête,
Le cœur joyeux, le front serein,
Vous en parerez votre tête,
Vous en osez votre sein ;
Tandis que la jeune puvrette,
En retournant à son grenier,
Comptera gaiement sa recette,
Produit des fleurs de son panier.

V

Poète que l'amour gourmande
Et qui passez tout soucieux,
De fleurs faites une guirlande
Pour celle que vous aimez mieux.
Et faisant du coup deux heureuses,
L'une au bal et l'autre au grenier,
Mêlez vos strophes amoureuses
Aux humbles fleurs de mon panier.

VI

Vieillard que le poids lourd de l'âge
Oblige à te courber, hélas !
Nul doux sourire à ton passage,
Nulle belle fleur sur tes pas.
Prends celle-ci, je te les donne ;
Du pauvre accepte ce denier,
Et je choisis pour ta couronne
Les plus belles de mon panier.

M. J. A. POISSON.

LA CONFESSION DE LA DUCHESSE

HISTOIRE D'UN POT DE CONFITURES

I

La bouilloire chantait sur la table, et la petite duchesse étendait avec amour, du beurre doré sur une tranche de pain viennois.

C'était charmant de voir avec quelle exquise délicatesse elle puisait dans le beurrier de la pointe de son couteau ; avec quels soins minutieux elle préparait sa tartine.

Le vieux docteur X... qui avait déjà absorbé deux ou trois tasses de thé sans aucune précaution, la regardait faire avec ce sourire fin et narquois qui—prétend-on—lui a fait sa réputation d'homme d'esprit, quand soudain il s'écria :

—Mais, en vérité, duchesse, je crois que vous êtes gourmande !

—Si je suis gourmande, docteur, mais je l'ai toujours été, riposta vivement la jeune femme.

Puis, comme si ce mot de "gourmande" lui eût rappelé un souvenir, la duchesse laissa tomber sur son assiette la tranche de pain si soigneusement préparée, et, toute à ses pensées, se mit à contempler en silence le feu clair qui flambait dans le foyer, avec ce regard vague et indécis des personnes dont l'imagination voyage.

—Qu'avez-vous donc, duchesse ? demanda le docteur, qui s'aperçut de ce changement subit.

—Rien, répondit négligemment la jeune femme : un souvenir !

—Un souvenir ! s'écria gaiement le vieillard... Alors, part à trois... une pour vous, une pour le vieil ami, une pour le docteur... A onze heures du soir, en face d'une tasse de thé, on n'a pas le droit de garder un souvenir pour soi seul, sous peine de perdre l'appétit... Ordonnance de la Faculté, ajouta-t-il doctoralement... Vous al-

lez grignoter cette tartine, si artistement beurrée, et me raconter ce qui a, tout à l'heure, fait froncer vos sourcils...

—Vous avez peut-être raison, fit en souriant la duchesse...

Et, prenant du bout de ses doigts roses le pain qu'elle avait préparé, elle l'emporta délicatement en buvant son thé à petites gorgées...

—Et maintenant, dit-elle, quand elle eut achevé, voilà mon histoire... car c'est une histoire...

—Tant mieux, s'écria le docteur, j'adore les histoires racontées au coin du feu par une jolie femme.

II

—Mon cher docteur, fit la petite duchesse, j'avais alors dix ans. Étais-je déjà gourmande ? probablement, mais, dans tous les cas, ma gourmandise restait à l'état latent, car je n'avais guère, je vous le jure, l'occasion de l'exercer.

Vous avez connu ma mère, et vous savez avec quel ordre strict et minutieux elle tenait sa maison. Elle ne comptait peut-être pas les morceaux de sucre ni les petits fours, mais elle les mettait sous clef. C'était plus sûr... A table, je mangeais, on me forçait même à manger des choses qui devaient fortifier ma santé un peu délicate ; mais—et ma mère avait des idées arrêtées à cet égard—gâteaux, friandises, confitures, m'étaient presque absolument interdits ; tout cela était, paraît-il, contraire à mon estomac. Du reste, en général, on m'épargnait le supplice de voir défiler devant moi, sans y toucher, une foule de choses appétissantes : au dessert, on m'envoyait coucher.

J'ai vu bien souvent mon pauvre papa hausser les épaules et me suivre d'un regard attendri, mais quand ma mère avait parlé, tout le monde devait obéir, tout le monde obéissait, et mon père faisait comme les autres.

Je me souviens bien que, de temps en temps, par-ci, par-là, papa me glissait dans la main, en cachette, un gâteau ou un bonbon en me disant :—Et surtout, n'en dis rien à ta mère.

Parfois aussi Jeannette me donnait un biscuit, mais tout cela n'avait pas éveillé en moi le démon de la gourmandise, qui dormait.

Chose étrange ! C'est ma mère qui devait me rendre gourmande !

* *

Maman avait la prétention, très-justifiée du reste, de faire admirablement les confitures, et quand arrivait surtout l'époque des groseilles, des framboises et des fraises, toute la maison était en révolution.

Dans l'immense cuisine on ne voyait que tamis de soie, bassines de cuivre, pains de sucre, paniers de fruits. Ma mère, alors, ceinte d'un grand tablier, préoccupée, rouge, surveillait avec amour la cuisson de ses chefs-d'œuvre et enlevait avec une passoire l'écume qui montait à la surface de la confiture.

Ce jour-là, elle me laissait assez volontiers auprès d'elle et même de temps en temps elle essayait de m'initier aux secrets de son art. Mais, hélas ! je l'avoue, j'eusse de beaucoup préféré une longue tartine à ses conseils. Bref, un matin qu'elle venait de réussir une gelée de groseilles au-delà de ses espérances, du bout d'une petite cuiller elle prit un peu de confiture et me l'offrit en disant :—Tiens, goûte, Emma.

Ah ! docteur, c'en était fait ! je sentis quelque chose s'éveiller en moi... J'étais gourmande...

Et comme je gardais le silence—les grandes émotions ne sont pas bavardes.

—Oh ! la petite bête, fit ma mère, je parie qu'elle ne les trouve pas bonnes.

Pas bonnes !...

* *

Depuis ce moment je n'eus plus qu'un rêve, plus qu'un désir : connaître de nouveau cette jouissance que je n'avais fait qu'entrevoir. Et peu à peu, ce désir insensé devint si puissant qu'un jour, dans l'après-midi, j'osai dire à maman qui me préparait je ne sais quelle collation hygiénique et fortifiante :—Je crois, petite mère, que je mangerais bien un peu de

cette bonne confiture de groseilles que tu as faite dernièrement.

La gourmandise me révélait la diplomatie et je prenais maman par son faible.

Un instant, je crus avoir réussi... Elle hésita, sembla se consulter, puis me répondit sèchement :—Non, mademoiselle, vous n'en aurez pas.

En ce moment, croyez-moi, docteur, je sentis qu'une catastrophe était imminente... Je ne me trompais pas, elle arriva...

* *

A la maison, cinq ou six fois par an, on donnait un grand dîner. Tout alors était un peu en l'air : à peine le déjeuner desservi, les fruits, les gâteaux, les bonbons, les confitures venaient se ranger sur le buffet en ordre de bataille. A la cuisine, les fourneaux rougissaient, les domestiques étaient sur les dents, ma mère voulait tout voir, et elle voyait tout... De la cuisine elle volait à la cave, elle remontait pour recevoir les confidences du pâtissier et entraînait ensuite en conférence avec le confiseur ! Ah ! c'est que ce n'est point une petite affaire qu'un grand dîner dans une ville de province !

Un mois après que j'avais été initiée aux douceurs de la gelée de groseilles arriva une de ces solennités qui avaient, dans notre petite ville, fait à ma mère une réputation de maîtresse de maison hors ligne.

Jamais je n'avais vu maman aussi affairée, aussi préoccupée. On n'entendait que des observations, des recommandations, des ordres de toute nature.

Elle avait surtout une jeune bonne nommée Jeannette, à peine âgée de dix-sept ou dix-huit ans ; c'est sur cette malheureuse, novice encore dans l'art d'établir symétriquement un couvert et de présenter décentement une assiette, que tombaient dru comme grêle les instructions.

—Je ne ferai jamais rien de vous, dit ma mère, furieuse de n'avoir pu apprendre à Jeannette à parler à la troisième personne.

Et elle sortit de la salle à manger, suivie de la petite bonne.

J'étais seule...

J'avais jusqu'alors tranquillement joué dans un coin avec ma poupée. Quand je vis s'éloigner ma mère, instinctivement mes yeux se dirigèrent vers le buffet.

Il y avait là—sur ce buffet—au premier plan, un superbe compotier de cristal à travers lequel on apercevait rouge, tentante, la fameuse gelée de groseilles.

Je sentis mon palais se mouiller et je fermai les yeux pour mieux résister à la tentation... Peine perdue ! je voyais toujours le compotier dont les facettes taillées semblaient me faire signe et me crier : Viens donc !

J'ai compris alors comment on commet les crimes... je me redressai en regardant autour de moi et je fis quelques pas dans l'appartement sur la pointe du pied. Mon cœur battait à rompre ma poitrine.

Je me disais bien : "Non, Emma, il ne faut pas faire cela..." Mais j'allais toujours invinciblement attirée vers le compotier... "Mais si on le savait, murmurerai-je... Oui, mais aussi si on ne le savait pas..."

Et l'œil au guet, l'oreille tendue, j'allais, j'allais toujours, glissant sur le parquet et retenant mon souffle.

Enfin, j'étais arrivée, je pouvais toucher le buffet de la main. Une dernière lutte se livra en moi... Ce n'était pas une tempête dans un crâne, c'était une tempête dans un estomac.

La gourmandise triompha... Haletante, rouge d'émotion, je soulevai le couvercle du compotier et, à trois reprises différentes, je plongeai mon doigt que je retirais chaque fois chargé de la divine gelée.

Puis, je m'enfuis dans le jardin, bourrée de voluptés et de remords !

* *

L'heure du dîner arriva... Cher docteur, voilà un dîner qui pourra m'être compté en expiation de mes fautes.

J'espérais que, selon l'habitude, on m'envoyait coucher au dessert ;—le crime rend lâche !—j'espérais ne pas assister à la découverte de mon forfait... fatalité ! Ce soir-là, je ne sais comment, on m'oublia à table.

Non, vous ne devinez jamais les trames

par lesquelles me faisait passer chaque mouvement de ma mère.

Il y avait sur la table le trop fameuse gelée et la confiture de fraises-framboises... Maman se contenterait-elle d'offrir de cette dernière ? un moment je me berçai de cette illusion...

Comme je connaissais peu l'amour-propre des artistes !

Nos invités avaient à peine fini de déguster le contenu du premier compotier, qu'elle attira à elle le second.

Je sentis que j'étais perdue...

Ma mère, avec son plus aimable sourire, disait à son voisin, le président du tribunal :—Je vais, cher monsieur, vous faire goûter une gelée dont vous me direz des nouvelles.

—De bonnes nouvelles, dans tous les cas, riposta gaiement le vieux magistrat ; je connais déjà votre talent, madame.

Rouge d'orgueil, ma mère, d'un geste solennel découvrit le compotier, et elle allait l'offrir au président, quand soudain son regard tombant sur sa confiture, son chef-d'œuvre, elle poussa un cri d'indignation et d'horreur.

Trois abîmes béants, dans lesquels on reconnaissait trop bien, hélas ! la marque de trois doigts, trouaient profondément la gelée.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda le magistrat.

—Oh ! un petit accident, fit ma mère, reprenant son sang-froid, seulement cet accident m'empêchera de vous faire apprécier ce soir ce qu'on peut faire avec du sucre et des groseilles.

Et en achevant ces mots, elle soupira.

—Jeannette, dit-elle à la petite bonne avec un regard foudroyant, en lui présentant le compotier, emportez cela à la cuisine ; vous l'avez entamé, vous l'achèverez.

Ma mère avait parlé bas, mais j'avais entendu, j'avais compris : on accusait une autre personne de ma faute... C'était lâche, j'en conviens, mais j'éprouvai tout d'abord un immense soulagement.

Seulement, je ne dormis pas de toute cette nuit-là.

* *

Le lendemain, quand Jeannette vint m'habiller, elle était pâle et avait les yeux tout rouges.

Elle m'embrassa, la pauvre bonne fille, comme elle faisait tous les matins, et puis me dit :—C'est la dernière fois que je vous habille mademoiselle Emma.

—Pourquoi donc ça ?

—Madame m'a renvoyée... à cause du pot de confitures... vous savez bien... Elle croit que c'est moi qui... Je sais bien que ce n'est pas moi, mais j'aime mieux laisser croire que c'est moi...

—Parce que quoi ? fis-je en devenant rouge malgré moi.

—Parce qu'il vaut mieux que l'on croie que c'est moi...

Et elle balbutiait en laissant échapper ces phrases baroques, et elle semblait tout embarrassée.

Je devinai qu'elle savait tout et qu'elle se dévouait pour moi ; je la pris par le cou, je l'embrassai bien fort et puis nous nous mîmes à pleurer toutes deux à chaudes larmes.

Mais, ma foi, ces larmes m'avaient donné du courage, et, dès ce moment, ma résolution était prise...

* *

Le déjeuner touchait à sa fin. Je regardai ma mère du coin de l'œil. Jamais elle n'avait eu l'air aussi sévère.

On venait d'apporter le dessert, parmi lequel figurait le compotier traditionnel. J'hésitai un moment, mais je me souvins des larmes de Jeannette, en pensant qu'après tout ce n'était qu'un mauvais moment à passer :

—Maman ? fis-je.

—Eh bien, dit ma mère d'un voix brève, que veux-tu ?

—Je voudrais...

—Quoi ? mais parle donc.

J'hésitai encore, mais surmontant toutes mes terreurs :

—Je voulais te dire, maman, repris-je en parlant avec une volubilité extraordinaire, comme pour m'enlever tout moyen de re-